

CLÉMENTINE BEAUVAIS

Les
Facétieuses

ÉDITIONS
SARBACANE

Depuis 2003



Cette enquête – cette recherche – ce récit – je ne sais pas trop comment l'appeler, en tout cas pas un roman : ce n'est pas un roman – commence un jour d'août, dans un Paris d'une chaleur de chaudron. Je suis en terrasse, à boire un seau de diabolo menthe où cliquettent des dizaines de glaçons. Mes cuisses collent à la banquette comme deux vieilles sucettes. Je déteste Paris au mois d'août, mais j'y suis désormais condamnée : après quinze ans de vie en Angleterre, j'ai été virée de mon travail à l'université, et donc renvoyée du pays ; bannie de l'existence que j'avais choisie et aimée depuis tant d'années. J'ai dû me réinstaller en France, et j'en subis les conséquences, comme le fait d'avoir peu d'argent, des plans professionnels raréfiés, une grosse panne d'écriture, et des cuisses qui collent aux banquettes comme des sucettes. Je n'idéalise pas l'Angleterre, mais jamais elle n'aurait permis qu'il fasse aussi chaud.

Je suis en terrasse ce jour-là pour prendre un verre en compagnie d'une très vague connaissance travaillant dans le milieu du théâtre jeune public, qui m'a écrit pour qu'on se voie. Elle est restée elliptique dans son message, que d'ailleurs je ne retrouve plus sur mon téléphone portable ; mais je me doute qu'elle veut me demander d'écrire quelque chose pour elle, et mes économies et mon inspiration ont tellement fondu que j'attends beaucoup de ce rendez-vous surprise.

Hier soir, je me disais : j'espère que ce sera un gros contrat ; par exemple : « Clémentine, je voudrais que tu nous écrives la prochaine grande comédie musicale pour enfants à succès, comme *Peau d'Âne*, mais encore plus à succès. Hélas, nous n'avons que vingt-mille euros à te proposer. »

Je dirais : « Oh, allez, d'accord », avec un sourire généreux.

En attendant, je me tords la tête, presque à cent-quatre-vingts degrés, pour tenter de repérer cette femme dont je ne me souviens que très mal.

Je ne la vois pas arriver : elle apparaît brusquement devant moi, me faisant sursauter. Elle a des yeux vert brochet, un nez piquant. Je ne la reconnais pas du tout. Elle me dit :

– Tu me reconnais ?

Je réponds :

– Mais oui, bien sûr.

Mes cuisses font scratch comme des Velcro quand je me lève pour lui faire la bise, puis nous échangeons des banalités :

– Tu es rentrée en France définitivement donc ? me demande-t-elle.

– Oui oui, je chantonne.

Je prédis que la prochaine question va être : « Et l'Angleterre ne te manque pas trop ? » Mais, de manière tout à fait inattendue, j'ai droit à :

– Et ça ne te manque pas trop, l'Angleterre ?

Je réponds toujours la même chose à tout le monde :

– Oh, si, bien sûr, mais enfin, c'est la vie : ça pourrait être pire comme destin, je ne suis pas à plaindre.

Par conséquent, elle ne me plaint pas, ce qui est dommage car j'aurais peut-être besoin qu'on me plaigne un peu. Mais en même temps je me sentirais coupable, car il reste dans le monde des gens qui meurent de faim,

ou subissent de véritables oppressions ; moi, d'accord, l'existence qui me rendait heureuse a disparu comme par magie, mais je ne mérite pas non plus qu'on s'apitoie sur mon sort.

La femme commande un vase de limonade à la rose. Puis elle s'assied sur la banquette, et je remarque que ses cuisses à elle sont très sèches, pas du tout transpirantes. C'est quelqu'un d'à l'aise dans le monde.

– Tu te souviens de moi ? demande-t-elle d'un ton biscotte-cassant.

– Mais oui, dis-je alors que non.

– Tu sais que je suis metteuse en scène de théâtre jeune public ? On s'était rencontrées à l'occasion de...

Je décroche temporairement pendant qu'elle me raconte tout cela. Je suis véritablement accablée de chaleur et je voudrais surtout savoir si elle va me proposer de l'argent ou un contrat enthousiasmant, ou les deux. On lui installe son verre, non, son vase, où la limonade ondoie très rose. Enfin, elle entre dans le vif du sujet :

– L'année prochaine, je lance une nouvelle pièce de théâtre avec plusieurs saynètes, dont chacune raconte la vie d'un enfant célèbre de l'Histoire.

– Ah ! approuvé-je chaleureusement.

– Plus précisément, d'enfants qui sont morts alors qu'ils étaient encore enfants.

– Ah ? nuancé-je mon enthousiasme.

– Enfin, l'idée n'est pas non plus d'insister énormément sur leur mort.

– Ah..., laissé-je planer le doute.

– Mais je trouve intéressant pour un enfant qui lit ces albums de se dire : « On n'a pas besoin de grandir pour marquer l'histoire. On peut mourir très jeune et devenir central dans l'histoire de l'humanité. »

– Tu en as parlé à d'autres personnes dans le milieu du théâtre jeune public ? m'enquiers-je. Parce que je ne sais pas si tu devrais employer des expressions comme « enfant qui n'a pas besoin de grandir » et « enfant mort alors qu'il était encore enfant » dans le cadre d'une pièce de théâtre pour enfants, dont les billets vont être achetés par des parents d'enfants.

– On ne va pas beaucoup dire le mot « mort », on va évoquer des vies fulgurantes.

Je hoche la tête tout en la secouant :

– Je ne sais pas, ça reste un peu connoté, je trouve, mais c'est juste mon opinion.

– On va appeler la pièce *Les Clins d'œil de l'histoire*, parce que leur vie s'est déroulée en un clin d'œil...

– Oui, non, mais je comprends l'idée, mais en même temps, je ne sais pas, ça me semble, comment dire ? Je ne trouve pas les mots.

– Écoute, c'est nous qui prenons le risque. Ce qui t'intéresse, toi, en tant qu'autrice, c'est plutôt ça : on a Susie Morgenstern qui nous écrit la saynète sur Lucy, l'australopithèque adolescente devenue fossile crucial en paléontologie. On a Timothée de Fombelle qui écrit la saynète sur Marcel Pinte, jeune résistant mort à six ans. On a Marie-Aude Murail pour Anne Frank...

– Ah oui, quand même, vous avez trouvé du beau monde pour cette...

... idée farfelue, je termine dans ma tête.

– Et donc – tu me vois venir, Clémentine – et donc, est-ce que tu serais partante pour nous écrire une saynète pour la pièce ? Il faut que ça fasse une vingtaine de minutes. Trois-mille euros d'à-valoir, plus un pourcentage sur les entrées, bien sûr.

Je baisse mon seau de diabolo pour observer les grands yeux verts de la metteuse en scène. Autour d'elle la rue est floue. Toute la vie est complètement écrabouillée par le soleil : touristes tirant la langue, bébés cuits dans les poussettes, tourterelles allant à petits pas de vieillard.

Trois-mille euros, ce n'est pas rien, comme offre, figurez-vous. Une toute petite saynète, trois-mille euros ; dans ma situation, vraiment, ce n'est pas à négliger.

– Il te la faut pour quand ?

– Une première version le mois prochain ? Sauf si tu es occupée par un autre projet ?

– Non. Enfin, en théorie, je suis sur un roman, mais je n'y arrive pas, donc ça me fera une distraction. Tu veux que j'écrive sur qui ? Il n'y a pas d'enfant-mort-enfant célèbre qui me vienne à l'esprit...

– Ah, pardon ! J'aurais dû te le dire – je ne te l'ai pas dit ? J'étais convaincue que je venais de te le dire. Tu vas nous écrire la saynète sur Louis XVII.

Déjà la metteuse en scène se lève, règle l'addition, et termine, debout, son propre vase de limonade à la rose. J'attends que la limonade et les glaçons disparaissent dans son gosier, le bosselant étrangement. Je répète :

– Louis XVII ?

– Oui, tu sais bien.

– Oui, je sais bien.

– D'accord, conclut la metteuse en scène. Merci !

Elle quitte la terrasse en enfilant un chapeau de paille géant comme une roue de tracteur, qui lui fait une ombre-disque presque absolument noire.

Quelques secondes plus tard, elle est aspirée par un platane, et moi j'ouvre Google pour savoir qui est Louis XVII.



Je découvre que...

Louis XVII était un prince, comme son chiffre romain l'indique. Les parents de Louis XVII étaient Marie-Antoinette et Louis XVI. Cela peut paraître évident, mais moi je n'y connais rien en histoire ; et même s'il est logique que Louis XVII suive directement Louis XVI, c'est loin d'être toujours le cas, vous savez bien qu'on saute souvent des générations avec les numéros : tout à coup un Henri suit un Charles, les Louis resurgissent cent ans plus tard, on perd le fil. Le petit Louis XVII, donc, qu'on appelait le Dauphin, est né en 1785, ce qui n'est pas une bonne période pour naître royal en France. Ses parents sont morts guillotines en 1793, suite à la Révolution. Avant de commencer ces recherches, je n'aurais pas su dire ce qui était arrivé à ce Dauphin. J'aurais deviné qu'il s'était fait guillotiner aussi, comme tout bon Dauphin.

Mais non : en réalité, Louis XVII a péri à dix ans, en 1795, tout seul dans son cachot, rongé par la maladie, orphelin.

Louis XVII, comme je l'ai appris sur cette terrasse où j'avais commandé une nouvelle boisson (un abreuvoir de thé glacé), est mort d'une mort atroce, laissé littéralement à pourrir dans la prison du Temple ; mort de maladies épouvantables, d'un chagrin gigantesque lié à sa vie sinistre, et de désespoir terrible, impossible à décrire...

Avec un effarement grandissant, je lis l'histoire de cet enfant, et comme le soleil donne des mirages ce jour-là, je vois devant moi (à peu près au niveau d'une station Vélib') une couche de paille puante, pétillante de poux et de puces. Sur cette couche de paille, un petit garçon, vêtu de guenilles, se recroqueville, toussant du sang...

On distingue des plaies purulentes qui s'ouvrent et qui dégagent des odeurs épaisses, qui rampent jusqu'à moi, à dix mètres de distance.

Enfin, à la fin du spectacle du mirage, le petit prince meurt, et il s'évapore entre les trotinettes.

– Tout va bien, madame ? Le thé glacé est-il à votre convenance ? demande le serveur en voyant que je ne bois pas.

Je lui assure :

– C'est très bon.

Je trempe la langue dans l'abreuvoir pour rassurer le serveur. Mais je pense au prince, qui me gâche le goût du thé. Je pense à l'impossibilité dans laquelle je suis d'accepter ce contrat – quel genre de sociopathe irait raconter l'histoire de ce petit prince mort à des enfants sur une scène de théâtre ? Je me dis que je vais envoyer un message bien senti à la metteuse en scène : « Non mais ça va pas la tête ? Et enchaînons sur Anne Frank juste après, pourquoi pas, s'il reste des 8-12 ans dans la salle, autant les bousiller jusqu'au bout ! » Je ne retrouve toujours pas son message avec son adresse e-mail, mais je suis sans doute trop émue pour chercher correctement sur Gmail.

Et surtout je suis bouleversée par le sort du petit prince ; et surprise d'être bouleversée, et même désarmée et un peu honteuse. Car attention :

(je précise pour que cela soit clair par la suite)

je ne suis pas du genre à être bouleversée par la mort de membres d'une famille royale il y a deux-cents ans...

... il me semble qu'il y a d'autres choses plus graves actuellement, qui méritent davantage nos larmes ; et puis d'ailleurs bon débarras, je ne suis pas monarchiste, moi, je suis très correctement de gauche, progressiste,

et j'ai une foi indéboulonnable en la démocratie ; je suis d'avis qu'on est contents de leur avoir coupé la tête, à tous ces parasites, c'est grâce à ça qu'on a aujourd'hui la république qu'on connaît, avec la liberté et la justice pour tous, du moins en principe et nonobstant quelques imperfections...

... pourtant, à ce moment-là, je suis profondément triste au-dessus de mon abreuvoir, si triste qu'il y a à présent un cafard près de moi sur la table, dans la petite coupelle de l'addition.

Car vous comprenez, je suis autrice jeunesse. J'écris, je lis, je traduis des livres pour les enfants. Je passe beaucoup de temps à penser à l'enfance ; je rencontre beaucoup d'enfants toute l'année, dans les écoles. En voyant ce petit prince, j'ai pensé à tous ces petits enfants. Et même si c'était un futur roi, même s'il allait perpétuer un système d'oppression multiséculaire, est-ce qu'on avait besoin de le laisser mourir de cette manière ?

Même lui trancher le cou aurait été moins cruel !

Je m'aperçois que j'ai dit cette dernière phrase, non dans ma tête, mais à voix haute. La personne à côté de moi, un monsieur qui a une gentille allure de gâteau aux pommes, semble maintenant tapoter du regard l'épaule du serveur, qui s'est à nouveau approché discrètement. Il dit sa phrase :

– Tout va bien, madame ? Le thé glacé est-il à votre convenance ?

– Pardon, oui. Je viens de lire des choses au sujet de Louis XVII, le Dauphin, qui est mort.

– Ah ! Je suis désolé, compatit le serveur.

– Les dauphins sont des êtres doués d'une grande intelligence, ajoute doucement l'homme gâteau aux pommes.

Ils font fausse route mais je n'ai pas le cœur de les remettre dans le droit chemin. Je règle mon abreuvoir sans le terminer, je me lève, et je soupire :

– Ah ! En lisant ça, on se dit : le pauvre petit Louis XVII, le pauvre petit ! Les fées ne se sont pas penchées sur son berceau.

★

Voilà, si je dois pointer un moment, c'est celui-là : c'est ainsi que cette enquête – ce projet – ce récit – cette aventure pleine d'énigmes, de coïncidences et d'heureux hasards, sur la piste des *Facétieuses* et tout ce qui l'accompagne – commence véritablement. Avec cette phrase-là, sorte d'intuition : « Les fées ne se sont pas penchées sur son berceau. »

Qui me conduit immédiatement à une question liée, et non des moindres :

– Mais j'y pense... C'était qui, justement, la marraine la bonne fée du prince Louis XVII ? C'était qui, cette incompétente, qui a échoué à le sauver, qui l'a laissé mourir comme ça, sans lui apporter le moindre réconfort ?

Alors, ressortant mon téléphone portable au milieu d'un passage clouté, j'effectue quelques recherches rapides sur Internet tandis que les véhicules et les pigeons slaloment autour de moi.

★

Je trouve sans difficulté les noms des marraines la bonne fée de Louis XVI ; de Marie-Antoinette ; de Louis XIV – bien sûr, la formidable Bayardine de Seyrigeac – enfin toutes ces choses que l'on apprend à l'école.

Mais très vite je m'aperçois d'une chose vraiment énigmatique :

Nulle part il n'est possible de trouver le nom de la marraine la bonne fée du petit prince Louis XVII. Personne au monde, apparemment – ou, du moins, personne sur Internet – ne mentionne le nom de cette fée-là.

C'est un mystère.



Le jour même, je me rends chez mon père pour prendre le thé avec ma sœur et lui. J'ai sous le bras, traversant tout Paris dans un bus climatisé, un merveilleux au chocolat : un gâteau épais comme un édredon, et pourtant léger léger ; c'est l'une de ces nombreuses choses qu'on ne comprend pas dans la vie.

Chez mon père, dans le petit appartement verdoyant où il habite avec son chat Onyx, des affiches de cinéma et une énorme bibliothèque de livres d'histoire, il y a déjà ma petite sœur Agathe, que j'adore, et qui néanmoins est très occupée ces temps-ci par ce qui s'accroche à sa poitrine : Raphaël, quelques mois et des poussières, mon neveu. J'aime beaucoup Raphaël, c'est la famille, mais il me prive de ma sœur, alors qu'elle serait la meilleure personne pour me remonter le moral et remettre de l'ordre dans ma vie. Néanmoins, je sais que je n'ai pas le droit de me plaindre : il est normal qu'une mère, du moins les premiers mois de la vie de son premier bébé, offre à ce dernier pas mal d'attention, quitte à négliger sa sœur aînée. Mon père caresse son chat, ma sœur son bébé ; moi je n'ai pas de doudou, juste des réponses à des questions, toujours les mêmes :

– Et tu en es où de ton roman ?

– Oh là là ! Le roman, pfiou.

– Et tu vois des gens, un peu ?

– Oui, orhf !

En réalité, la plupart de mes amis qui étaient parisiens sont partis en province. Parfois je me dis que je devrais déménager en province aussi, mais il faut quand même être au moins en couple, sinon c'est isolant ; et je ne vais pas aller me coller comme une tique à un couple d'amis quelque part dans le Lot-et-Garonne, ça fait un peu désespérée.

– Et tu es en contact avec tes amis en Angleterre ?

– Oh, boh ! De temps en temps.

Non, de moins en moins. Ils me répondent peu, et même parfois mon portable semble me cacher leurs messages, à cause de telle ou telle mise à jour, je ne sais pas.

– Et quoi de neuf question écriture ?

Là, pour une fois, j'ai quelque chose de nouveau à répondre, tandis qu'Agathe change la couche de Raphaël en quatre secondes entre une tranche de merveilleux et une tasse de thé :

– Eh bien, tout à l'heure j'ai pris un verre avec une folingue qui voudrait que j'écrive une saynète de théâtre sur Louis XVII.

Ceci attire l'attention de mon père, le geek d'histoire, dont la tête émerge tout à coup de l'océan de poils qu'est Onyx :

– Louis XVII, le Dauphin, le petit prince mort en captivité ? Quel sujet fabuleux ! Tu sais qu'il a été laissé dans sa prison, littéralement à pourrir...

– Oui, c'est pour ça que je vais refuser.

– Hein ? Mais c'est une opportunité en or ! Tu pourrais décrire le cachot glacial, où des rats visqueux se faufilent entre les cuisses rongées de gale de l'héritier de la Couronne, enfermé loin de ses parents, versant des larmes amères...

– Je vais faire passer tes coordonnées, je crois que tu es plus qualifié que moi pour écrire ce truc. Tiens, tant qu'on est sur le sujet, tu sais qui était la marraine la bonne fée de Louis XVII ?

Alors je vois le nez de mon père se froncer.

Clairement, il n'a pas la réponse.

Or mon père est très calé en histoire. Il connaît les boutons de porte gros comme des poings d'enfant, entre deux façades de magasin, qui mènent à des ruelles secrètes en plein Paris ; il a un appétit pour les histoires abominables, de meurtres ou de disparitions, et parfois quand on se promène il m'escamote dans l'un de ces passages dérobés et me dit : « Ici se trouvait la maison d'un célèbre étrangleur », « Là, dans un bordel fameux, une prostituée hongroise se baignait dans le sang de ses clients égorgés ». Il sait donc forcément, du moins aurais-je cru, qui était la marraine la bonne fée de Louis XVII...

– Hmm, vas-y ? lâche-t-il du bout des lèvres.

– Non, mais ce n'était pas une devinette, je te demandais vraiment qui c'était. Je ne sais pas, moi.

– Ah ? Eh bien non, je dois dire que je n'ai pas le nom de sa marraine en tête.

Il est un peu vexé. Ma sœur, qui trouve ce sujet aussi peu accrocheur que je l'aurais moi-même trouvé hier, tente de dévier la conversation :

– Vous reprendrez du merveilleux ?

Mais mon père a la bouche pleine d'histoires glauques de marraines des temps passés :

– En parlant de marraine la bonne fée, est-ce que je t'ai déjà raconté l'histoire d'Ysabiau Touphut de Montvénu, la marraine la bonne fée du marquis de Sade ? Elle lui avait offert, quand il était bébé, une peluche en poils humains arrachés à...

J'insiste :

– D'accord, mais la marraine la bonne fée de Louis XVII ?

Mon père sort une phrase typique de papa, contenant les mots « dans Internet » :

– Bah, tu trouveras bien quelque part, regarde dans Internet...

– C'est ça qui est bizarre. J'ai cherché, et rien. Rien sur sa page Wikipédia, alors que celles de son père et de toute la famille royale mentionnent à chaque fois leurs marraines la bonne fée. Rien sur les arbres généalogiques où chaque roi est accompagné du nom de sa marraine. Aucune citation correspondante sur Google Books. Rien.

Je vois bien que la question interloque mon père, peut-être parce qu'il est surpris de n'y avoir jamais réfléchi. Mais après tout, nous pensons rarement, de nos jours, aux marraines la bonne fée des nobles et nobliaux anciens. C'est de la si vieille histoire, et personnellement je me rappelle à peine le chapitre de notre cours de quatrième (ou de troisième ?) sur les marraines la bonne fée.

C'était anecdotique...

– Si le nom n'est pas connu, dis-je alors à mon père, peut-être est-ce parce que le prince n'a jamais eu de marraine ?

– Ce serait extraordinairement étonnant. Le moindre baronnet avait une marraine la bonne fée, alors le fils du roi...

– Mais alors pourquoi son nom a-t-il disparu des archives ?

– Je n'en sais rien, admet mon père. Peut-être a-t-on jugé, après la Révolution, qu'il n'était pas nécessaire de le connaître. Tiens, tu sais quoi ? J'ai appris l'autre jour que pendant la Terreur, on récupérait le sang qui coulait de la

guillotiner pour le mettre dans de toutes petites fioles qu'on portait en collier !

– Mais pourquoi on aurait effacé seulement son nom à elle, et pas ceux de toutes les marraines la bonne fée de tous les aristocrates d'avant la Révolution ?

Mon père pense encore, avec un grand sourire, à ses petites fioles de sang. Il finit par enregistrer ma question, hausse les épaules :

– Aucune idée. Pourquoi tu veux savoir ça, de toute façon ?

Il reprend une tranche de merveilleux, qui saupoudre de brins de chocolat la nappe gris pâle.

– Ça m'intrigue, c'est tout. C'est ce que je me suis demandé immédiatement quand j'ai lu ce qui était arrivé à Louis XVII.

Mais à ce stade, ça me plus-qu'intrigue. La curiosité me donne de petits coups de coude dans les côtes : *qui était-elle, qui était-elle, la marraine la bonne fée du petit prince pourrissant ? Et comment se fait-il que même mon père, qui sait tout, ne le sache pas ?*

Préoccupé par ces questions, je remarque à peine que ma sœur, d'un ton en apparence badin, mais un peu trop précautionneux sur les bords pour ne pas me rendre immédiatement soupçonneuse, se rebranche sur la conversation :

– Et donc, tu... tu comptes refuser ce contrat ?

– Écoute, si j'avais pour vocation de traumatiser les juniors, je serais devenue dentiste, pas autrice jeunesse.

– Mais, euh... c'est bien payé ?

Je dévisage ma sœur, qui fait semblant d'examiner avec soin une plaque d'eczéma sur la joue gauche de Raphaël. Jamais, au grand jamais, ma sœur ne s'est intéressée à des questions d'argent, et certainement pas aux miennes.

– C'est payé très correctement. Pourquoi ?

Je m'aperçois alors que mon père a disparu, en disant quelque chose comme « Je vais aller remettre des boules de graisse pour les petites mésanges », ce qui signifie qu'il préférerait pourrir comme Louis XVII plutôt que d'assister à cette conversation.

– Clémentine, dit alors Agathe, il y a quelque chose que je dois te dire depuis quelques mois. Grégoire et moi, on voudrait s'acheter un appartement.

Je pousse un barrissement :

– C'est une excellente nouvelle, quelle excellente nouvelle !

– Parce que le nôtre est vraiment tout petit, et avec Raphou...

– Mais oui ! Trop tout petit ! Raphou a besoin d'un plus grand appartement ! approuvé-je vivement.

– Et donc – laisse-moi parler – et donc, tu sais ce que je vais dire... Je suis désolée, Clémentine, mais il va falloir qu'on vende le studio de Maman.

J'explique brièvement ici, mais serai amenée à revenir sur le sujet, que j'occupe depuis mon retour d'Angleterre un petit studio qui appartenait à ma mère et qu'elle nous a légué à sa mort, il y a très, très longtemps. Je brais :

– Mais il est évident qu'on va vendre le studio de Maman ! Bien sûr qu'absolument !

– Ça ne t'embête pas ?

– Mais alors pas du tout.

– Ça te fera une grosse somme d'un coup, tu te retrouveras une location sans problème, voire une maison quelque part hors de Paris.

– Sans problème, c'est vraiment génial et d'ailleurs, je trouverai une location sans problème, voire une maison quelque part hors de Paris.

– Tant mieux, alors, répond ma sœur.

Je souris pour bien montrer que je suis reconnaissante du privilège qui fait qu'à trente-deux ans, j'ai pu occuper pendant un an, gratuitement, un studio en plein cœur de Paris, et que je suis propriétaire de la moitié dudit lieu. Ce n'est pas tout le monde qui a cette chance, c'est vraiment une toute petite proportion, car je suis née dans une famille privilégiée et j'en ai conscience. Bien sûr, ce sera triste de quitter ce lieu qui est plein des souvenirs de Maman, mais il fallait bien que ça arrive un jour...

À ce moment-là mon père revient, ayant senti que le malaise est passé. Il raconte :

– Les petites mésanges sont très très contentes de leurs boules de graisse !

Moi :

– Je vais y aller.

Agathe m'embrasse, et je m'aperçois que je ne suis pas au bout des mauvaises nouvelles quand mon père, sous prétexte d'aller ouvrir la porte de la cour à Onyx, m'accompagne en disant au chat :

– Alors espèce de vieille chaussette, tu entres ou tu sors ? Faut se décider dans la vie.

Tous mes signaux d'alerte se remettent en activité. Car quand mon père fait cela, c'est pour détourner l'attention de quelque chose de potentiellement gênant. Et en effet, alors que je me tiens sur le seuil, un pied dehors, un pied dedans, il marmonne :

– Pour l'histoire de la marraine la bonne fée, je peux demander à Delphine, si tu veux. Tu sais qu'elle est historienne.

Je braque mon regard sur mon père, qui examine avec attention la bobinette de la porte.

– Comment ça, demander à Delphine ? Tu revois Delphine ?

Mon père tiraille maintenant la chevillette.

– Ta sœur ne t'a pas dit ? On a déjeuné ensemble l'autre jour.

– Qui a déjeuné avec qui ?

– Ta sœur est venue déjeuner avec Delphine et moi.

– Delphine et moi ! je répète vraiment comme une pré-adolescente. Ah d'accord, d'accord-d'accord d'acodac, je vois, OK-dac.

La bobinette choit. Mon père dit à son chat :

– Eh ben vieille loque, eh ben gros flemmard, tu rentres ou tu sors, c'est le moment de décider.

Je me tords le cou pour tenter d'apercevoir ma traîtresse de sœur qui ne m'a rien dit, mais l'angle de la porte me l'escamote.

– Viens dîner avec nous un de ces jours, propose mon père alors que je m'apprête à repasser dans le four de dehors.

La préadolescente que je suis temporairement répond :

– Avec nous, c'est qui ?

– Avec Delphine et moi.

– Oh super.

– Gros matou nounouille, salue mon père quand Onyx se décide enfin à filer à nouveau dans la maison. Allez, viens la semaine prochaine. Elle te dira pour ton Louis XVII.

– Je verrai.

– Il risque pas d'attraper mille souris, ce nullard poilu, fait remarquer mon père.

– Au revoir, Papa.

– Au revoir, ma puce !

Et je fais défiler Paris brûlant à toute vitesse sous mes pieds pour arriver chez moi le plus tôt possible. Vite, pas de temps à perdre, me dis-je. Il faut que je me trouve un

autre appartement, il faut que je fasse un projet de vie, il faut que j'écrive mon roman.

Mais à la place, dès que j'ouvre mon ordinateur, je ne sais pas pourquoi, je dégringole dans un vortex de recherches qui n'ont rien à voir avec toutes ces bonnes intentions.

Un vortex de recherches sur la marraine la bonne fée de Louis XVII.